



N° BLA/52 – 1^{er} juin 1964

"CULTURE ET PERSONNALITÉ"

Un Algérien, Khaled Benmiloud, a écrit sous ce titre un article fort suggestif et éclairant dans l'hebdomadaire algérien *Révolution africaine* (n° 53, 1^{er} février 1964, pp. 18-20). Il se situe dans le cadre de la polémique sur la culture nationale déclenchée par une étude de Mostefa Lacheraf (*Les Temps Modernes*, octobre 1963). Mais cet article dépasse de beaucoup le simple problème de la culture au sens étroit du terme (Littérature, Arts) pour aborder la question fondamentale de l'homme algérien décolonisé et en transformation. Telle est bien du reste, au sens large et sociologique, la signification de la culture : personnalité d'un peuple, avec l'ensemble de ses institutions et ses valeurs de groupe. Khaled Benmiloud dévoile le désarroi actuel de l'homme en Algérie. Un chrétien, qui veut "comprendre" se doit d'être attentif à ces appels.

Déjà, il y a une dizaine d'années, les premiers romanciers maghrébins, selon le schéma de Memmi, se posaient la question : "Qui suis-je ?". Tout en racontant "La statue de sel", "La grande maison" ou "Le passé simple", ils dressaient un bilan, se dévoilaient eux-mêmes en même temps que les leurs et se voyaient naturellement attaqués aussitôt par la collectivité qui ne tolérait pas une pareille autocritique. D'où les levées de boucliers contre Albert Memmi de la part du milieu juif, Driss Chraïbi de la part du milieu musulman marocain, Mohammed Dib essuyant les colères du Parti communiste algérien lui-même (mais défendu par contre par le Parti communiste français), sans parler des condamnations portées contre Mouloud Mammeri et sa "Colline oubliée" par M. Lacheraf et Chérif Sahli. Dans le contexte de l'époque, cela se comprenait. Puis ce fut le refus et la révolte pour aboutir, ici comme ailleurs, à la rupture de l'homme traditionnel¹,

L'homme décolonisé refait son bilan : "Nous les autres" écrit Assia Djébar. "D'abord être nous-mêmes" titre Mourad Bourboune. Et nous avons vu dans "COMPRENDRE" qu'Abderrahim Bouabid parlait au Maroc de "la période de démystification"². Le thème de l'homme nouveau court aussi à travers la littérature maghrébine d'expression française³. On affirme avec force beaucoup de lieux communs, on fait beaucoup de souhaits et on formule de généreuses déclarations d'intention y mais en fin de compte cet homme nouveau personne encore n'en a décrit la silhouette. Il se fait, se construit dans l'action, certes. Et le combat est partout engagé entre le passéisme et la modernité⁴. Cela n'empêche pas que, si l'on veut rester réaliste, la constatation faite par l'écrivain égyptien Abdurrahmân Badawi vaut bien encore et pour l'Algérie : "Nous autres, Arabes, sommes en train

¹ COMPRENDRE, saumon n° 35, 1/9/60, "Rupture de l'homme musulman traditionnel".

² COMPRENDRE, saumon, n° 44, 15/10/61, "Un nouveau type d'homme musulman".

³ COMPRENDRE, blanc, n° 25, 15/10/60, "Deux thèmes de la nouvelle littérature algérienne : l'Homme et le Peuple".

⁴ COMPRENDRE, blanc, n° 47, 15/11/63, "Tradition et modernisme dans une population citadine au Maroc" ; n° 46, 15/10/63 et n° 49, 1/3/64 sur les rapports des jeunes Tunisiens avec leurs parents.

aujourd'hui de faire notre nouvel humanisme ; et nous sommes tous perplexes quant à savoir quel chemin nous y mènera" (Studia islamica, VI, 1956, p. 100).

Ces transformations en cours, cette recherche d'une personnalité nouvelle qui ne soit pourtant pas reniement, cette perplexité aussi, Khaled Benmiloud en parle avec lucidité et réalisme. Des mutations affectent la personnalité de l'homme en Algérie. On entend continuer à se libérer des conditions objectives d'oppression et de pression. L'avenir dira ce que sera l'homme de demain.

* * *

(Texte - Ce qui est souligné l'est par nous)

UNE TRANSFORMATION REVOLUTIONNAIRE.

Ce n'est pas un hasard si la question de la culture nationale s'est trouvée posée aujourd'hui et si les réactions ont été aussi passionnées.

C'est un problème actuel qui se pose d'une manière aiguë et qui est d'une telle ampleur qu'il est vain de croire qu'il est original et transitoire. Une nation nouvellement libérée se trouve d'emblée confrontée avec ce problème parmi tant d'autres ; c'est une erreur de croire qu'il est mineur ou même que c'est un faux problème dont la réalité se chargera de démontrer l'inutilité.

Nous ne sommes plus ce que nous étions, nous sommes quelque chose d'autre. Nous n'en avons pas une conscience claire et complète. Et il est faux de prétendre que cette question ne concerne que peu de gens en fin de compte. Il n'est que de voir le débat qui vient de s'ouvrir dans ce journal : il existe une discordance énorme entre les idées, les langages, les personnalités et les styles. Et nous pensons que la culture nationale dans son sens le plus large c'est précisément cela : il n'est pas possible de la chercher et de la comprendre à travers un de ses aspects, fût-il le plus important : littérature, langue, arts.

La culture nationale c'est la personnalité d'un peuple, d'une nation. Et il est évident que ce qui caractérise une culture nationale dans son originalité et sa particularité c'est l'aspect psychologique collectif, la mentalité.

Une nation nouvellement libérée se trouve dans un moment fécond de son histoire. C'est en d'autres termes une situation révolutionnaire de fait. Le développement révolutionnaire peut se faire ou ne pas se faire. Dans les deux cas une transformation se poursuit, passive ou active.

La période qui nous paraît la plus intéressante du fait de la spontanéité, c'est la première, celle de l'appréhension, de la condition nouvelle de peuple indépendant. Le bouleversement psychologique est massif, quasi immédiat ; c'est un changement qualitatif. Il se produit à l'échelle de l'individu, du groupe, de la collectivité et de la société entière. Et c'est surtout à ce moment que nous nous demandons, qui nous sommes, et ce que nous allons être.

Nous cherchons une description et une définition. Et c'est rechercher une description de nous-mêmes que de regarder notre comportement, notre aspect, nos activités dans leur forme la plus élaborée et la plus liée à notre personnalité collective. Cette forme collective de nous-mêmes c'est justement notre culture nationale. La question que nous devons soulever concerne ce moment très court où notre mentalité s'est transformée rapidement, et où du même coup notre culture nationale subit dans son développement une accélération. Que va-t-il se passer ? Une seule question pourrait servir d'illustration au problème : Sommes-nous ou allons-nous être des Arabes ?

QU'EST-CE QU'UN ALGERIEN ?

Dès que l'on parle arabisation ou de langue française le malaise s'installe. A ce sujet toutes les attitudes possibles existent. Il y a ceux qui en font une question capitale et immédiate, ceux qui considèrent que c'est un problème à solution quasi spontanée, etc. Dans tous les cas nous n'avons pas d'issue entièrement satisfaisante.

Oui, nous devons reprendre notre langue nationale ; non, nous ne la connaissons pas suffisamment pour le faire d'une manière radicale. Oui, la langue française est celle de l'occupant mais c'est un instrument maintenant entre nos mains. La plus grande partie de notre peuple ne parle que l'arabe mais pensons-nous vraiment de l'arabe en tant que langue-instrument.

Un exemple concret, plus frappant que celui de l'alphabétisation : quelle que soit la langue choisie les difficultés pratiques sont énormes. Le problème de la langue se retrouve aussi posé quand on parle de notre littérature, de la radio etc... Dans le domaine des activités esthétiques, les questions sont les mêmes s'il n'existe pas d'arts plastiques nationaux ; la tradition musulmane l'excluait pour une grande part ; nos artistes sont passés par des écoles françaises. Nous reconnaissons pour nôtre la musique arabo-andalouse, mais elle ne nous est pas familière. La musique populaire reste un niveau peu satisfaisant. La musique égyptienne n'est pas la nôtre... Le théâtre est de conception européenne. Existe-t-il même une tradition nationale pour le théâtre ? Existe-t-il une pensée nationale ? Où devons-nous chercher les réponses à nos problèmes de culture et d'éducation ? Dans les livres européens.

Dans le domaine de la vie sociale, le malaise est encore plus grand. Notre société est de tradition et de morale musulmanes. Mais pour une grande partie d'entre nous, nos habitudes ne le sont plus. Citons l'exemple du statut social de la femme. On peut dire que depuis notre libération il s'est produit une "perplexité" sociale considérable. Citons également le problème de la délinquance non-économique, celui de la détérioration des rapports individuels : ce que l'on appelle la politesse. Tout cela prouve qu'aujourd'hui nous pouvons difficilement dire ce que nous sommes. A quelle image sociale pouvons-nous nous identifier, sans même parler des particularités régionales de notre pays ? En un mot qu'est-ce qu'un Algérien ?

Nous pouvons parfaitement décrire ce que nous ne sommes plus, ce que nous ne sommes pas. Mais cela devient difficile dès qu'il s'agit de passer à une définition. Et il est faux de prétendre que cette question ne préoccupe que peu de gens.

Dans les villes cela est flagrant ; dans les campagnes la question est différemment posée, mais elle n'en existe pas moins. Pourquoi donc ce malaise ? Est-il lié à notre seule situation de pays nouvellement indépendant ? Ne parlons pas de la colonisation, ni de son long travail d'aliénation. En effet dès le premier coup de feu de la guerre de libération il y a quelque chose qui change brutalement. Le colonisé n'est déjà plus un colonisé, le maquisard est un homme libre, et la transformation de la mentalité va aller de pair avec les progrès de la libération nationale.

Il s'agit d'un grand bouleversement social d'abord. L'ordre établi est entièrement remis en question. La société qui a établi cet ordre est déjà en sursis ; elle va disparaître. Une société nouvelle avec ordre nouveau va lui succéder. Il s'agit d'un véritable bouleversement : rien ne va plus subsister de l'ordre ancien. L'occupant tout puissant d'hier est devenu l'ennemi qui va disparaître et l'on peut même dire qu'il a déjà disparu dès que la guerre lui a été déclarée. La loi qu'il avait instaurée est caduque ; on ne l'utilise plus que contre lui-même, on l'emprisonne dans sa propre logique. Pour nous, les principes, les règles, les ordres et les mots d'ordre, ont une source nouvelle, ils sont chargés d'une puissance considérable. En somme, une législation proche d'une véritable morale révolutionnaire s'est installée d'un coup, collectivement admise. Les habitudes changent, les préoccupations, la couleur de la vie quotidienne ; tout a pris un autre visage. Seuls subsistent les aspects formels de la société en voie de disparition. Le dernier coup sera pour eux.

VERS UNE SOCIÉTÉ NOUVELLE - UN HOMME NOUVEAU ET ÉPHÉMÈRE.

La notion de rang social va perdre tout son sens. Ce n'est plus le niveau économique ou culturel qui sert désormais de critère pour définir les individus. Il y a le patriote et les autres et c'est le patriote qui domine la scène. Des pouvoirs sans limites sont parfois concentrés entre les mains d'un seul individu. Le type de pouvoir est spécifique de cette période de libération, il va jusqu'au droit de vie et de mort sans appel. Il y a celui qui a ce pouvoir illimité et celui qui doit s'y plier sans discussion. Les rapports ne s'établissent pas sur un autre plan parce que ce qui compte c'est que tout continue à marcher, coûte que coûte. Dès le début de la libération donc, une véritable société se constitue. Elle est clandestine ou à ciel ouvert, solidement établie là où ses formes se sont avérées adéquates ; elle est parfois très artificielle.

Mais ce qui compte le plus c'est que sur le plan individuel la cassure est faite. L'individu vit intensément cet éclatement social. Pour lui une société qui disparaît c'est une quantité de choses qu'il

va remettre en question. Un grand vide se crée et il va falloir le combler. Il faut vite partir à la recherche de la société nouvelle dans ses aspects essentiels d'abord, ensuite dans sa définition. En attendant tout se change dans nos têtes. A mesure que la libération approche, les transformations s'accroissent, leur côté irréversible devient de plus en plus flagrant.

Peu à peu un homme nouveau apparaît. Il n'a plus grand chose de commun avec le précédent. Pendant un certain temps et jusqu'après la libération nationale les particularités psychologiques sont telles que l'on peut parler d'un véritable être nouveau. Enfin libéré, le colonisé est maintenant un individu nouveau il a une mentalité nouvelle radicalement différente. C'est aussi un individu éphémère : il vivra le temps de sa libération. Ceux qui le suivront n'auront pas été colonisés, ils n'auront pas non plus vécu une libération sur le plan psychologique. Nous ne parlons pas des conditions objectives de son développement qui font de l'homme né libre un individu différent. Nous voulons seulement remarquer ce qui dans la constitution de cette mentalité nouvelle de l'homme indépendant est directement lié à sa condition de nouvellement libéré.

L'homme libéré est majeur, et majeur d'emblée. Il peut maintenant disposer aussi bien de sa destinée que de la destinée de son pays. Il va désormais charrier, outre ses problèmes, les problèmes de son pays, au jour le jour. Pendant longtemps, il va se pencher dessus avec la même inquiétude que les plus grands responsables du pays. Chaque citoyen devient homme d'État. Mais cette majorité d'emblée va se traduire dans les faits d'une manière pénible. Dans tous les domaines il ne devra compter que sur lui-même. Il est à la fois le maître et l'élève. Il doit faire face à des responsabilités très lourdes. Et très souvent il n'y a pas été préparé, il n'a pu suivre le cheminement qui fait ailleurs l'homme majeur. Dans le développement de sa mentalité, il y a un hiatus. Ce hiatus sera ou ne sera pas comblé ; mais toute la suite de son développement sera marquée de ce "blanc génétique".

Être libéré c'est d'avoir échappé activement à un ordre, une contrainte, une censure c'est un affranchissement psychologique. L'homme nouvellement indépendant est un individu sans inhibition ; il les a toutes balayées, de quelque nature qu'elles soient. Sur le plan de son comportement cela est frappant : parfois il a même oublié la simple politesse ; rien ne l'arrête ; il va où il veut quand il veut ; tout est permis maintenant. Il prend ou se sert à sa convenance. Ses tendances fondamentales s'épanouissent : il est agressif, il est irrespectueux, il ne tolère plus les interdictions. Il n'est plus sujet au délit ; sa moralité subit un net fléchissement. Il supporte mal la restructuration de la société bien qu'il sache que l'ordre nouveau, il l'a choisi avec les autres.

L'homme indépendant est maintenant sûr de lui. Il a pu venir à bout d'un impossible historique rien ne peut lui résister. D'abord il est doué des qualités les plus remarquables : son histoire récente en témoigne. Il sait tout, peut tout : les problèmes qui se présentent maintenant, il va les résoudre rapidement, brillamment. Il peut faire n'importe quelle tâche, remplir n'importe quelle fonction, il a toutes les capacités, toutes les compétences ; il est déjà omni-qualifié. Tenant compte de cela il va effectivement se comporter en tant que tel. Et il se produit alors une sorte d'ajustement entre les faits et les hommes, qui est irréversible. Les choses vont maintenant ressembler à cet homme ainsi exalté. Elles auront son aspect, ses qualités et ses défauts.

AU PIED DU MUR. - UN COMPORTEMENT D'INADAPTE.

Tout étant devenu possible, les moyens étant illimités, il est désormais inutile d'accorder aux questions plus d'importance et de temps qu'elles n'en exigent. On s'occupe du problème de l'instant et à l'instant. On ne cherche pas les solutions avant l'heure. On improvise, parce que cela est plus efficace, et plus rapide. On ne perd pas son temps en réflexion ou à tourner en rond. Et cela parce que l'homme libéré sort d'une école particulière celle de l'action ; les faits lui ont montré que seule l'action comptait : faire et ne plus contempler. La réflexion ne débouche sur rien, elle n'a aucune influence sur le cours des choses. D'autre part on ne s'occupe que de l'actuel ; le problème ne se pose que quand il est vraiment posé. Cette habitude est un héritage de la période de libération.

Tout va très vite ; on ne sait ce qui va se passer demain. Tel problème d'apparence insoluble, se trouve tout d'un coup anéanti. Les événements, les idées, les hommes se suivent, se succèdent, se contredisent. Il est parfois difficile de voir ce qui est en train de se passer à l'instant. Alors il est inutile de se poser trop de questions. Surtout on ne se préoccupe pas de l'avenir ; c'est déjà très difficile de suivre et de saisir le présent. Et cela se traduit par une impression de mouvance permanente. Pour peu que le même rythme soit maintenu après la libération, on peut voir s'installer une véritable passivité intellectuelle.

Face à la nouvelle réalité, à son développement quotidien, l'homme libéré va évidemment s'adapter, s'intégrer, et surtout s'efforcer de l'appréhender. Il va s'emparer des nouvelles valeurs, des nouvelles idées et va leur donner une signification qui lui est propre. C'est ainsi qu'il va redécouvrir ce qu'il savait, et que d'autres ont depuis longtemps découvert. Cette appréhension se fait toujours sur le même mode. Elle est brusque, globale ; souvent verbale, puisque toujours symbolique ; c'est le signe qui compte et non le signifiant ou le signifié. Cette appréhension est toujours teintée de magie ; on est convaincu de la puissance des mots et des gestes et leur pouvoir confine au surnaturel.

Le deuxième temps consiste à donner précisément ce signe indispensable aux choses et aux événements. De plus, il faut aux choses et aux idées leur couleur émotionnelle et le plus souvent passionnelle, c'est l'investissement sans quoi rien ne peut survivre ; il n'y a pas une action soutenue, il y a une série de gestes qui se prolongent. Ils ont vécu d'une manière discontinue et ne se rejoignent que dans le concret.

Face à lui se présente une société qu'il va déchiffrer dans un dialogue permanent. Cet homme n'est encore qu'un individu pré-social. Il sait qu'il appartient à un groupe, à une nation ; mais il n'a encore pas de notion claire de sa communauté ; il ne connaît pas encore les attributs et les limites de sa collectivité. Il cherche le visage permanent de sa société, c'est une nécessité vitale. En attendant il est seul ; il est de fait un individualiste. Cet individualisme n'est pas actif ; c'est en somme une forme de limitation, on se préoccupe de tous les problèmes mais on n'a encore aucune pratique sociale ; on peut agir et faire peu ; cela se limite à l'univers personnel.

Et cela se traduit immédiatement par des conduites sociales inadéquates. On ne sait pas très bien ce qu'il faut faire, jusqu'où on peut aller comment il faut faire. On est constamment "à côté". Ce comportement inadapté se traduit souvent par ce que l'on appelle l'absence de civisme. Comme les interdits sociaux, même élémentaires, n'ont encore pas pris de formes abstraites, tout se passe sur le mode de la relation personnelle. Et une fois personnifiés, ils deviennent pénibles à appliquer.

Le dialogue moi-autrui, moi-société est cependant bel et bien instauré. Il se développe sûrement, dans cette période de bouillonnement qui accompagne l'indépendance. Mais une société, même nouvelle, obéit dans son développement à toutes les lois communes au développement des sociétés. Une grosse part de ces facteurs échappe à l'individu. Il va découvrir progressivement les aspects et les attributs de sa société dans leur apparition concrète. Il va de toute manière la subir en grande partie. Actif et passif, le dialogue s'installe irréversiblement et à mesure que la société naît, l'"homme nouvellement indépendant" disparaît. Il aura donné sa contribution à l'accélération générale. Il va maintenant subir puis participer au ralentissement nécessaire et inévitable. Derrière tout cela surgit une interrogation collective. Qui sommes-nous maintenant ? Comment sommes-nous ? La question est gigantesque ; elle est historique, elle est bouleversante.

Alors l'on se met à chercher, à regarder, à déchiffrer. Il faut faire vite. NOUS sommes conscients que le bouleversement est grand. Nous voulons être à jour ; nous voulons être rassurés.

QUI SOMMES-NOUS ?

Le premier temps est aisé : nous savons ce que nous ne sommes plus, c'est ce que nous avons refusé d'être jusque-là. Et dans leur définition tous nos anciens caractères se volatilisent. Mais voilà, il ne s'agit que de définition : les Algériens parlent toujours français et leur aspect le plus important qualitativement évoque toujours l'Europe. Voyons donc ce que nous étions avant. Hélas, cela n'est guère plus satisfaisant. De toute manière, soyons honnêtes, cela est bel et bien fini.

La contradiction est maintenant au grand jour. Elle est actuelle, elle ne nous laisse plus attendre. C'est alors une véritable mêlée intellectuelle. Personne ne comprend plus personne. Chacun a son opinion. Le dialogue sur ce sujet est impossible ; les sujets et les langages sont infinis et discordants. On commence par ce qui intéresse le plus les interlocuteurs de ce dialogue de sourds. On parle de ce qui en définitive a pris l'exclusivité du sens du mot de culture nationale : les arts.

Puis cette question est vite éludée : l'activité artistique est à juste titre considérée, comme l'ensemble de nos problèmes actuels, comme une question mineure. Et du même coup on oublie ce qui est essentiel. Car la culture nationale ce n'est pas cela exclusivement. Bien sûr on pense immédiatement à l'éducation et à la pensée, mais on en fait aussitôt un strict problème technique. La

langue française est un instrument au même titre que les fusils de la libération ou les tracteurs de l'effort agricole.

Qu'on le veuille ou non nous avons été mis au contact d'autres civilisations, d'autres cultures. Cela s'est fait dans la violence et la coercition. Mais cela s'est fait, et la marque est indélébile. D'autres cultures ont rejoint l'universalisme dans la paix et le dialogue librement consenti. Dans les deux cas, sur le plan pratique, le résultat est sensiblement le même. Et notre rancœur bute inlassablement sur la terrible réalité. Tel l'homme défiguré nous refusons le miroir et si nous l'avons devant nous, la réaction est douloureuse.

Pourtant avec un tant soit peu de sérénité, nous pouvons regarder au-delà ; derrière ou plutôt dans la mêlée.

Alors apparaît, en filigrane, le schéma de la réponse que nous cherchons anxieusement : notre culture nationale est là autour de nous. Elle a gardé la vigueur et la permanence de son support et de sa source : le peuple. Ne cherchons pas dans nos cervelles, dans nos livres, dans notre capitale. Notre culture nationale est là où elle s'était réfugiée dans les villages et les campagnes. Et il ne s'agit pas de l'apprécier, de la définir, de la valoriser ou de la repousser ; elle est là actuellement et c'est tout. Atrophique ou embryonnaire, endormie ou somnolente, déchue ou non, elle est là.

Alors ne réfléchissons plus et regardons. Nous serons étonnés par sa vigueur et la jeunesse de son interminable chuchotement, telle la braise sous la cendre. Tout de même, comme le reste, notre culture nationale va subir une accélération dans son développement. Mais cela comporte tous les dangers de la spontanéité. Chaque geste prend une grande importance. Il est parfois déterminant. Le plus grave c'est que sa valeur est pratiquement inappréciable sur l'instant. D'innombrables facteurs vont jouer. Les plus importants sont évidemment d'ordre politico-économique.

Mais nous avons vu : notre mentalité traverse une période de changement qualitatif provisoire. Cette période va avoir bon gré mal gré un effet sur le cours des choses (car ne l'oublions pas, ce sont les particularités psychiques qui donnent à une culture son originalité). Et dans ce court instant une marque ou une direction peut être prise.

Tel le technicien qui travaille sur la vitesse, il faut être précis. Et d'abord réfléchir à ce qu'il ne faut pas faire. La culture est un phénomène social, et en tant que tel il obéit à des lois dans son développement. Savoir c'est surtout prévoir ; cela seul permet l'action. Alors nous ne posons plus la question de savoir qui nous sommes, mais celle de savoir qui nous serons.



Cet article décrit avec une parfaite intelligence le désarroi actuel de l'homme algérien. Ce que sera l'homme nouveau nous ne le savons pas. Il se fait par exemple dans l'expérience des comités de gestion par un humanisme pratique. Action, pragmatisme, réaction dans l'instant, faire et ne plus contempler, tel est bien ce qui domine actuellement dans cette genèse d'un nouveau monde. Cela d'ailleurs n'est pas sans rejoindre la notion de "praxis" des marxistes. Jean Lacroix la définit ainsi en disant que le communiste est entièrement engagé dans l'histoire : il rejette l'attitude de théorie et d'objectivité qui est celle de la connaissance pure, l'attitude de contemplation. Sa "praxis" est "l'attitude de l'homme concret qui réagit à chaque instant avec son être total pensant et agissant". Le communisme croit à la spontanéité des masses, explique encore Jean Lacroix. Le sens de sa "praxis" comme méthode d'action et d'analyse de la réalité est de régénérer l'homme par la transformation de sa condition, ce qui ne se fait pour un marxiste que par la révolution de la société⁵.

Où aboutira ce "changement qualitatif" dont parle Khaled Benmiloud ? A une personnalisation plus marquée ? A un homme coupé des "racines du ciel" ou à un homme ouvert et encore capable de contemplation ? Nous retrouvons donc le même problème capital et urgent, pour nous chrétiens, de l'éducation totale de l'homme⁶ dans le sens d'un humanisme intégral que seule la Bonne Nouvelle du Christ est capable de faire épanouir.

⁵ "Marxisme, existentialisme, personnalisme", Paris, P. U. F. 1955, 3^e édit., pp. 6-16.

⁶ COMPRENDRE, bleu n° 33, 15/12/62, "Pour une éducation totale de l'homme au Maghreb".

ELEMENTS DE BIBLIOGRAPHIE SUR LE PROBLEME DE LA CULTURE ALGERIENNE

Quelques éléments simplement d'une bibliographie très succincte sur le problème de la culture algérienne considérée plutôt dans son sens restreint (littérature), sans toutefois nous étendre sur la littérature maghrébine d'expression française (cinq cents titres environ, de 1945 à fin 1962, dans une bibliographie à paraître) et sans non plus élargir outre mesure vers les problèmes d'arabisation.

Rappelons, bien que non-Algérien, Frantz Fanon, avec son chapitre sur la culture nationale dans *Les Damnés de la terre* Paris, Maspéro, 1961, pp. 153-185, ainsi que *L'An V de la Révolution algérienne* Paris, Maspéro, 1959, 200 p. à cause de son analyse des mutations dans la société algérienne.

* * *

- | | |
|--|---|
| BENNABI Malek | <i>Discours sur les conditions de la renaissance algérienne. Le problème d'une civilisation</i> , Alger, En-Nahdha, 1949, 101 p, |
| BENNABI Malek | <i>Vocation de l'Islam</i> , Paris, Le Seuil, 1954, 167 p. |
| HADJERES Sadek | Quatre générations, deux cultures in <i>La Nouvelle Critique</i> , janvier 1960, n° 112, pp. 26-49. |
| La culture algérienne, numéro spécial de <i>La Nouvelle Critique</i> , janvier 1960, n° 112, | |
| DJEBAR Assia | Nous et les autres, in <i>Jeune Afrique</i> , 3 décembre 1962, n° 111, pp. 26-27. |
| TALEB Ahmed | La décolonisation culturelle en Algérie, in <i>Jeune Afrique</i> , 10 décembre 1962, pp. 26-27. |
| Les écrivains algériens débattent des problèmes de la culture, in <i>El Moudjahid</i> , n° 113, 2 février 1963, pp. 8-9 et 16, et n° 114, 9 février 1963, pp. 12-13 et 15. | |
| HADJALI Bachir | Culture nationale et révolution conf. faite à Alger le 30 mars une plaquette de 24 p. extraite de <i>La Nouvelle Critique</i> , juin 1963 n° 147. |
| BOURBOUNE Mourad | Pour une révolution culturelle, in <i>Révolution africaine</i> , n° 37, 12 octobre 1963, p. 20, <i>Atlas Algérie</i> , n° 28, 11 octobre 1963, p. 27, <i>El Moudjahid</i> , n° 149, 12 octobre 1963, p. 22. |
| Dialogue avec Mouloud Mammeri, Smaïl Mahroug et Melle Seraj, in <i>Confluent</i> , n° 23-24, septembre-octobre 1963, pp. 561-575. | |

Polémique à partir de l'étude suivante de Mostefa Lacheraf

- | | |
|------------------|--|
| LACHERAF Mostefa | L'avenir de la culture algérienne, in <i>Les Temps modernes</i> n° 209, octobre 1963, pp. 720-745, reproduit in <i>Révolution africaine</i> , n° 43, 23 novembre 1963, et n° 44, 30 novembre 1963. |
| BOURBOUNE Mourad | Exorcisme pour un "déchiré", in <i>Révolution africaine</i> , n° 45, 7 décembre 1963, pp. 18-19. |
| BOUDIA Mohammed | A propos d'une interview, in <i>El Moudjahid</i> , n° 157, 7 décembre 1963, p. 2. |
| LACHERAF Mostefa | La critique qu'on exige n'est pas celle qu'on tolère, in <i>Révolution africaine</i> , n° 46, 14 décembre 1963, pp. 22-23. |
| HARBI Mohammed | Ni Jdanov, ni Pasternak, in <i>Révolution africaine</i> n° 46, 14 décembre 1963. |

BELHADJ Mostefa Hassen	Et le théâtre ? in <i>Révolution africaine</i> , n° 47, 21 décembre 1963, pp. 20-23.
HADJ ALI Bachir	Le débat continue, in <i>Révolution africaine</i> n° 48, 28 décembre 1963, pp. 15-16.
CODEREAU Henri	Pour un théâtre populaire, in <i>Révolution africaine</i> , n° 48, 28 décembre 1963, pp. 17-19.
GREKI Anna	Le neveu du cheikh, in <i>Révolution africaine</i> , n° 48, 28 décembre 1963, pp. 20-21.
BOUDIA Mohammed	Texte versé au débat in <i>El Moudjahid</i> n° 160, 28 décembre 1963, pp. 12-14.
ARABY Mohammed	La révolution et l'arabisation in <i>Révolution africaine</i> n° 49, 4 janvier 1964, pp. 18-19.
BOURBOUNE Mourad	D'abord être nous-mêmes, in <i>Révolution africaine</i> , n° 49, 4 janvier 1964, pp. 20-21.
LACHERAF Mostefa	Un procès d'intention, in <i>Révolution africaine</i> , n° 50, 11 janvier 1964, pp. 22-23.
HADDAD Malek	Ce dont il s'agit, in <i>Révolution africaine</i> , n° 50, 11 janvier 1964, p. 23, Culture et révolution, in <i>Révolution africaine</i> , n° 50, 11 janvier 1964, p. 24.
BOURBOUNE Mourad	Un patrimoine collectif in <i>Solidarité franco-algérienne</i> (A. S. F. A.), n° 2, janvier-février 1964, p. 3.
BENMILOUD Khaled	Culture et personnalité, in <i>Révolution africaine</i> , N° 57, 29 février 1964, pp. 18-20.
M. B.	Le sexe des anges, in <i>Révolution africaine</i> , n° 57, 29 février 1964.
LACHERAF Mostefa	Réflexions sociologiques sur le nationalisme et la culture en Algérie, in <i>Les Temps modernes</i> , n° 214, mars 1964, pp. 1629-1660 (datant d'octobre 1963).
ABA Nouradine	Débat imaginaire sur la culture algérienne, in <i>Présence africaine</i> , 1 ^{er} trimestre 1964, XLIX pp. 212-222.



S. M. A. Comprendre
20, rue du Printemps
PARIS
C. C. P. : 15 263 74